

Gernet, L. Aux origines de la pensee grecque
Annales. Economies, Societes, Civilisations. 1951, 6, 37-44 C7 history

6257

GERNET, L.

1951

Aux origines de la pensée grecque

Louis Gernet

Annales. Économies, Sociétés, Civilisations, Année 1951, Volume 6, Numéro 1
p. 37 - 44

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

ESSAIS ET MISES AU POINT

AUX ORIGINES DE LA PENSÉE GRECQUE

En relisant P.-M. Schuhl

Il n'y a pas lieu de donner une analyse intégrale d'un ouvrage ¹ qui, paru il y a quinze ans, a nécessité et mérité une seconde édition. Mais celle-ci ne comporte pas seulement, en appendice, une série de compléments bibliographiques qui permettent souvent de « faire le point » des études multiples où s'alimente la réflexion de l'auteur, elle comporte aussi une préface qui donne l'occasion de revenir sur certains des problèmes posés.

Au surplus, elle ne laisse pas de condenser la thèse, de la rendre ainsi plus saisissable. On connaît la « manière » de Schuhl : elle est assez ondoyante ; elle est curieuse de toutes sortes de réalités, on pourrait dire de tous les éléments d'une civilisation qui, tous en effet, peuvent être en rapport — et sont mis ingénieusement en rapport — avec le développement et les formes de la pensée ; retenant successivement, d'une histoire en lambeaux comme celle de la science et de la philosophie grecques avant Platon, les moments et les aspects qui sont significatifs pour le dessein de l'auteur ; docile toujours à la donnée historique et procédant par « touches » qui pourraient sembler parfois discontinues. Il n'était pas mauvais que fussent groupés, comme ils le sont maintenant, les thèmes principaux de la recherche.

Pour orienter, il suffira de rappeler la disposition générale de l'*Essai*. Les deux premiers livres ont pour objet certaines formes ou aspects de la pensée religieuse aux âges les plus anciens, en particulier les pratiques et croyances (imprécation, ordalie, divination, etc.) qui attestent des représentations et des mécanismes mentaux du même ordre que ceux qui sont communément qualifiés de primitifs ou d'archaïques. Tel est, pour la Grèce, « mère de la raison », le point de départ. Les deux livres suivants sont consacrés aux

1. PIERRE-MAXIME SCHUHL, *Essai sur la formation de la pensée grecque. Introduction à une étude de la philosophie platonicienne*, 2^e édition, Paris, Presses Universitaires, 1949, xxiii-482 p.

débuts de la philosophie et de la science, où se manifestent deux courants : l'un, dirigé vers une mentalité positive, avec les Milésiens ; l'autre, plus ou moins apparenté à certains mouvements religieux de l'époque archaïque (mystères de tous ordres), avec le pythagorisme. Cette opposition se prolonge, non sans un effort de synthèse, chez les philosophes présocratiques de la dernière génération. Le livre V concerne le « siècle de Périclès » où, en accord avec le progrès des sciences exactes et des techniques, c'est un « âge des lumières » qui semble s'épanouir ; mais un contre-courant se dessine à la fin du ^{ve} siècle, une réaction fidéiste et mystique. Au sommet platonicien, la pensée philosophique se constitue par une synthèse et Platon n'abandonne rien d'un passé intellectuel très complexe : chez lui, l'esprit scientifique et l'esprit religieux non seulement coexistent, mais s'accordent.

Résumé sans doute nécessaire. Mais un résumé peut être trompeur. Celui-ci fait saillir des oppositions trop schématiques. Surtout il donnerait l'idée d'un développement de la pensée qui ne procéderait que de la pensée elle-même. Or la question de ces conditionnements tient une place considérable dans l'ouvrage de M. Schuhl : c'est à celle-ci qu'on s'attachera.

A vrai dire, il y a plusieurs problèmes. Dans la conception même de l'*Essai*, il y en a au moins deux. D'abord, comment s'est constituée la pensée dite rationnelle, telle qu'elle se manifeste en Grèce pour la première fois dans l'histoire de notre humanité. Ensuite, comment le platonisme, considéré comme l'épanouissement le plus complet de la philosophie grecque, participe-t-il des éléments divers et, en apparence, contradictoires que nous pouvons repérer avant lui. Pour l'une et l'autre question, M. Schuhl fait état de la donnée sociale. Peut-être pas autant qu'on le voudrait pour le platonisme lui-même (qui, au surplus, figure en conclusion). Il serait banal de rappeler que le souci « politique » est au centre de la philosophie de Platon : quelle signification peut-on attribuer à ses intentions de réforme sociale, voire dans quelle lignée le situent-elles ? et dans quelle mesure contribuent-elles à orienter sa pensée métaphysique et même religieuse ? Mais ce sont d'autres aspects que M. Schuhl considère.

Retenons d'abord un des sujets de réflexion qui peuvent le plus nous intéresser ici. A propos de Platon justement, l'auteur nous parle (p. xx et suiv.) d'une « limitation de la pensée antique » : c'est un fait que le monde grec n'a pas connu le machinisme, auquel des tendances d'esprit n'étaient pourtant pas contraires dans le principe ; c'est un autre fait qu'en fin de compte, et avec Platon singulièrement, la pensée antique s'est engagée dans la voie d'une dialectique qui écarte, ou qui limite à l'extrême, l'emploi d'une méthode expérimentale. Il est évident qu'entre les deux faits il y a corrélation. Mais là-dessous, les questions se pressent, l'une pousse l'autre. L'*Essai* ne manque pas d'indications qui les éclairent ou de suggestions qui permettent de les cerner.

D'abord, tenons compte de l'histoire proprement dite. Il faut savoir reconnaître les contingences ; et savoir aussi qu'elles ne font pas tort à l'intelligence des tentatives ou des constructions humaines, et qu'il s'en faut même du tout puisqu'elles peuvent offrir, à la rencontre, l'équivalent d'une expé-

rimentation. La perspective d'un développement technique — avec tout ce qui pouvait s'ensuivre — il est possible qu'elle ait existé, mais un moment et localement. M. Schuhl insiste tout ensemble sur le caractère positif de la spéculation chez les Milésiens, sur les préoccupations pragmatiques de leur philosophie, et sur l'intensité de la vie économique du milieu ionien où l'on a au moins l'impression qu'un développement comparable à celui des cités occidentales de la fin du moyen âge aurait pu se dessiner. Et à l'époque dite archaïque, c'est l'Asie mineure, à bien des égards, qui donne le ton à la Grèce. Or le monde ionien a été ruiné par la conquête perse. Il avait pu s'accommoder du protectorat lydien : il en était même résulté une espèce de symbiose qui ne pouvait que profiter à l'échange des denrées et des connaissances ; l'esprit ionien de l'*historia*, de la « recherche » en tous domaines, n'en avait été que renforcée. Avec les Perses, c'est une autre histoire. Et puis, il y a la coupure : quand l'« Asie » pourrait rentrer dans le circuit hellénique, il est trop tard ; les jeux sont faits, la Grèce a pris son orientation, et l'éclipse qu'a subi le monde asiatique n'est pas pour valoriser l'expérience humaine qu'il avait peut-être été en train de faire : chez Hérodote, l'Ionien c'est le Levantin.

Mais tout n'était pas dit encore. Le « blocage mental » n'était pas une fatalité. Dans la Grèce classique elle-même, des possibilités subsistaient. Et pour comprendre qu'elles n'aient pas joué, il faut tenir compte, comme M. Schuhl nous y invite, de bien des aspects d'une psychologie collective, c'est-à-dire d'une très complexe réalité sociale.

Il y avait des possibilités : témoin cet état d'effervescence intellectuelle qui apparaît dans l'*Aufklärung* du ^{ve} siècle, telle que l'*Essai* nous le restitue. Peu de milieux humains, à bien des points de vue, ont été plus favorables à un mode de réflexion d'où une science moderne aurait fort bien pu sortir : aucune tradition contraignante, aucun engourdissement de la pensée, mais au contraire une liberté et une ingéniosité toujours disponibles et, bien mieux encore, un extrême intérêt porté à la technique en tant que telle ; car il est bien remarquable que, dans cette civilisation industriellement stationnaire, la notion de *technè*, à tous les plans, ait un rôle intellectuel aussi central et constitue une véritable catégorie. Il y a, d'autre part, des réalisations assez indicatrices, comme la médecine des ^{ve} et ^{iv}^e siècles, et déjà la spéculation méthodologique à quoi elle donne lieu, et même la pensée expérimentale qui allait s'y attacher à l'époque alexandrine. Il y a bien plus probant encore : non pas seulement des tâtonnements et des ébauches de physique (et d'une physique spécialement accordée, chez un Archytas, à l'invention mécanique), mais le cas admirable sur lequel on n'insisterait jamais assez, à la fois parce qu'il est isolé et parce qu'il a une valeur d'expérience sans réplique — le cas Archimède : la preuve que la physique mathématique pouvait naître, c'est qu'elle est née.

Le fait d'ensemble, qui est le fait négatif, n'en est que plus saisissant. Puisque nous sommes dans le plan de la pensée spéculative et qu'on y a affaire à un monde plus ou moins professionnel — d'ailleurs passablement hétérogène — on cherchera la « cause prochaine » dans certaine tendance ou dans certain aspect de ce monde, finalement prédominants. M. Schuhl « retrouve » ici

« l'influence de Platon ». Il va de soi que, pour lui, cette influence a fixé un état, plutôt qu'elle ne l'a déterminé ; et, tout autant, que l'attitude de Platon ne résulte pas d'un décret arbitraire : en fait, la précellence conférée à la *théorie* est conforme à toute une tradition qui remonte sans doute très haut, peut-être à une préhistoire où l'initiation a pu précéder l'enseignement, et la vision « mystérique » l'intuition intellectuelle. Le livre de M. Schuhl laisse bien apercevoir ce courant de pensée qui, issu de certaines formes religieuses, débouche dans la philosophie. Il indique même que le rationalisme grec lui-même ne laisse pas d'en participer. Mais il y a, bien entendu, la contre-partie : justement parce qu'il est dans cette veine de pensée, et par son aspiration comme par ses refus, le platonisme ne pouvait favoriser l'éclosion d'une science de la nature au sens moderne.

Mais cette tendance devenue prédominante, c'est dans un ensemble social qu'elle agit. Ensemble où on serait peut-être bien en peine de dénoncer le fait dominateur : tous les facteurs qu'on pourrait songer à isoler sont en relation réciproque. Très justement, M. Schuhl note que l'état d'esprit symbolisé par Platon peut être mis en rapport avec la structure d'une société fondée sur l'esclavage. Est-ce le fait de structure qui est déterminant dans le complexe social et intellectuel ? Pour qu'il le fût, il faudrait qu'il apparût comme une donnée primaire. Mais on a pu signaler, à l'époque archaïque, l'existence d'une main-d'œuvre libre qui paraît assez abondante ; même dans l'Athènes du ^v^e siècle, elle tient encore une assez large place (une place qui décroît au ^{iv}^e). Et quand on dit que l'esclavage est une pièce maîtresse de l'économie antique, cela ne va pas, pour la Grèce, sans réserves graves. Au surplus, il faudrait tenir compte des conditions où le travail servile est utilisé : il y a une activité artisanale et commerçante de l'esclave plus ou moins autonome. Dira-t-on que l'esclavage était imposé par l'état de la technique ? De fait, il est justifié, dans le finalisme aristotélicien, par la nécessité de l'« outil animé ». Mais l'inverse peut être vrai aussi : il y a des inventions, comme celle du moulin à eau, qui n'ont pas eu de suite parce que — l'esclave étant là — elles ne paraissaient pas présenter d'intérêt. D'autre part, l'état de la technique ne s'imposait pas comme une donnée immuable : on a vu que le milieu intellectuel était hautement favorable à son développement. Et ce ne sont pas non plus les conditions générales de l'économie qui devaient le stopper : il y a au ^v^e siècle, et peut-être plus encore au ^{iv}^e, un commerce maritime très actif et assez étendu ; seulement, on ne voit pas que l'appel à la production qui, à d'autres époques, a pu être déterminé, ait incité en l'espèce au progrès industriel.

Il faut aller plus profond. Si l'*homo œconomicus* a naturellement sa place dans l'antiquité grecque, c'est plutôt en marge de la cité. Réserve faite d'une agriculture médiocre, le citoyen participe peu à la direction des activités économiques. Nous entrevoyons par hasard un type de fabricant avisé, c'est le père de Démosthène : il est assez menu et il fait l'effet d'être assez isolé ; les petits industriels dont se gausse Aristophane utilisent leur petite aisance à faire carrière dans la politique. Le commerce et la banque sont le plus souvent aux mains d'étrangers. D'une manière générale, les intérêts du citoyen

ne sont pas tournés vers l'économie ; et, quoi qu'on ait dit, l'opposition à la « chrématistique » chez les philosophes ne peut être que significative. De même que certain idéal d'ascétisme est en rapport avec une consommation de bas niveau et de peu d'exigence. Le climat social qui, en Grèce classique, n'est pas favorable à une économie progressive ne l'est pas non plus à l'activité technique qui pourrait la promouvoir, mais qui est l'objet d'un mépris plus ou moins accusé. Il faut bien reconnaître qu'une psychologie collective comporte des « options ». M. Schuhl prononce le mot : c'est justement celui qu'employait Mauss pour définir l'élément en quelque sorte individuel d'une civilisation. Dans le cas hellénique, il faut avoir égard à une certaine direction de l'intérêt chez le membre actif de la cité — à cette attitude qu'on dirait quasi nobiliaire. On entend bien qu'un tel élément doit pouvoir lui-même se comprendre : c'est dans la constitution même de la société « politique » qu'il faudrait en chercher l'explication ; on veut dire seulement que, là encore, c'est l'« homme total » qu'il y a lieu de considérer. Et de considérer non pas comme une donnée brute, mais comme une réalité historique qui s'est affirmée et accentuée au cours de ce qu'on appelle la grande époque. Le Platon des *Lois*, l'Aristote de la *Politique* marqueraient le terme d'un développement — un terme qui est une impasse : la législation solonienne avait témoigné d'un tout autre esprit, et on n'oubliera pas le témoignage capital d'Hérodote et de Strabon sur l'estime, au moins relative, où les « arts mécaniques » avaient été tenus à Corinthe.

* * *

Un autre ordre de question est celui qui concerne les débuts même de la pensée scientifique et philosophique. Retenons encore là-dessous les enseignements — et tout autant les indications — qu'on peut trouver dans l'*Essai*. La réflexion portera d'abord sur ce que le fait grec a d'original dans l'histoire de la science proprement dite. Les Grecs inventeurs de la science, qu'est-ce à dire ? Ils ont hérité beaucoup ; ils ont pu profiter non seulement d'un vaste savoir technique, mais d'une élaboration intellectuelle à laquelle ce savoir avait été soumis. Mais ils ont apporté une chose radicalement neuve. Dans l'ordre des mathématiques, qui sont la science grecque par excellence, la démonstration rationnelle se substitue à une généralisation encore empirique, c'est là une vérité historique que, depuis Tannery et Milhaud, on a pu compléter et nuancer, mais c'est une vérité historique. Plus encore : dans tous les domaines, c'est l'ambition d'une science explicative qui apparaît pour la première fois ; car, pour chimériques que puissent être les explications (et il s'en faut qu'elles le soient toujours), elles présentent un caractère différentiel, pour une bonne part, de la pensée présocratique, elles ordonnent la matière du savoir suivant des rapports purement intellectuels, dans un espace et un temps homogènes, et sans l'intervention concrète d'aucuns *numina* étrangers à sa donnée.

Quelles conditions assigner à ce fait capital ? Une, d'abord, en quelque sorte négative. Pour que fût tentée aussi intrépidement une interprétation

du monde d'un pareil type, il a fallu que les esprits fussent libérés de certaines contraintes ou de certaines suggestions. Le génie individuel n'y suffisait pas, sans ce qu'on appellerait vaguement l'ambiance et que M. Schuhl définit en termes brefs, mais pertinents, au moment où il commence le tour des questions : il note que la conception inédite qui caractérise l'hellénisme par contraste avec des civilisations voisines et d'ailleurs très riches « vaut... pour toutes les manifestations de la pensée, dont l'histoire... est celle d'une laïcisation, ou plutôt d'une désocratisation progressive ». Et il y aurait largement à dire là-dessus puisque c'est toute une psychologie collective, à tous les niveaux ou à tous les plans, qui est intéressée ; ajoutons que la marque nationale est assez précoce, car on peut parler d'une liberté d'esprit homérique.

Voilà ce qu'on retiendra d'abord, en effet. Mais, dans le même moment, l'auteur parle d'une espèce de continuité entre le mythe et le logos ; et toute une part de son essai vise justement à montrer que les formes « religieuses » de la pensée ne précèdent pas seulement les formes « rationnelles », elles y préludent ; à l'occasion, elles s'y transposent. Ici un gros problème pour l'historien.

L'effort d'explication dite scientifique ne se produit pas, on l'entend bien, arbitrairement et comme en l'air : il est en rapport avec des activités humaines et, au point de départ, il est suscité par des questions qui relèvent de la pratique ; cela a été vrai en Grèce des mathématiques elles-mêmes, M. Schuhl le rappelle à l'occasion, et on trouverait le symbole de cette vérité dans des anecdotes même légendaires comme celle du « problème de Délos » ou de la duplication du cube, au bout duquel il y a eu l'étude des sections coniques. Sur quoi, ne retenant des conditions de la pensée scientifique que cet élément négatif de libération qui est apparu d'abord, on sera tenté d'isoler radicalement cette forme de pensée des fonctions humaines avec lesquelles elle peut être en opposition et qui, elles, procèdent très directement d'une psychologie collective où s'alimente le « mythe ». Dans un vigoureux article où il sentait le besoin de limiter son « sociologisme », Charles Blondel a tracé naguère la démarcation entre l'activité mentale d'un *homo sapiens* qui dépend étroitement de l'*homo faber* et qui se constituerait en dehors de la suggestion sociale, et celle d'un *homo politicus*, essentiellement religieux, dont la pensée n'a de sens qu'à l'intérieur d'une société et d'existence même que par rapport à elle. Le fait grec nous donne l'occasion de nous interroger sur ce dualisme.

D'une part, il est la preuve éclatante que ce dualisme existe en effet. Pour mieux dire, c'est la Grèce qui l'a inventé : la fonction de connaissance que nous qualifions d'objective, c'est par elle qu'on en reconnaît dans l'histoire la nature originale, en même temps que la première manifestation. Mais ce constat va assez loin : il prend valeur d'expérience humaine quand on s'avise que, justement, les acquisitions techniques sans lesquelles la science n'aurait pu démarrer ne sont pas le lot de la Grèce elle-même, qu'elle les a reçues d'ailleurs, qu'elle ne les a guère fait progresser — l'aveu est d'importance — et que, néanmoins, la transmutation s'est faite, que la qualité du savoir qui pouvait s'attacher aux différentes espèces de la *physie* est devenue tout autre. Cette nouveauté ne s'est pas produite par le simple jeu de l'activité technique

puisque'elle ne s'était pas produite ailleurs, au même degré de cette activité : la question de ses origines se pose à part, l'*homo faber* n'est pas seul en cause.

Or une donnée d'importance est impliquée dans le propos même de l'*Essai*, et elle est imposée, en effet, par l'histoire : la « formation de la pensée grecque », c'est celle de la science et de la philosophie. Nous distinguons entre les deux : les Grecs, assez longtemps, n'ont pas distingué ; cette division du travail mental n'existe guère avant l'époque hellénistique. On dira que la science ne s'est pas encore « dégagée » de la philosophie : c'est une traduction ; il y en a une autre qui est tout aussi justifiée, c'est que les deux sont solidaires dans leur principe et que l'esprit dit rationnel qui les caractérise également suppose des conditions qui leur sont communes. Ne voyons pas dans cet esprit quelque chose de neutre ou de négatif : dans toute démarche de l'humanité, il y a de l'aventure ; on sent que celle-là n'a pu avoir lieu sans une espèce de fermentation : l'ardeur qui anime les cosmologies les plus ambitieuses et la spéculation la plus abstraite, c'est la même qui faisait éclore l'idée de la science. Voilà pourquoi, dans l'étude de l'invention qui plus que tout exprime l'hellénisme, c'est la philosophie qu'il faut regarder.

Elle est multiple, et M. Schuhl en respecte les diversités : ses tendances ne sont pas les mêmes chez les premiers Milésiens, chez les Éléates, dans le pythagorisme. Mais un même sens s'y reconnaît, elle est partout, vis-à-vis du monde, prise de conscience intellectuelle : on peut considérer, d'ensemble, ses antécédents et son monde d'apparition. Un thème s'impose ici : « de la religion à la philosophie ». Cornford en avait traité, sous ce titre même, il y a bientôt quarante ans. M. Schuhl en traite aussi, à sa manière qui est autre : sans nier le lointain héritage de pensée qui était apparu dans la préhistoire des catégories, il s'intéresse surtout aux rapports proprement historiques, c'est-à-dire immédiats, il cherche le joint. Il se trouve que l'effort est singulièrement heureux qui porte sur l'École d'Élée : réussite paradoxale, d'autant plus suggestive ; apparemment gênante d'ailleurs, puisque l'éléatisme, par la naïveté de son exigence logique, était bien capable de faire « blocage » lui aussi et à tout jamais, mais, replacé dans son contexte, on voit qu'il a eu la double vertu de fonder l'objet en vérité et de susciter l'obstacle qu'il fallait franchir (pensons, sur un autre plan, au scandale de la découverte des « irrationnelles »). Or M. Schuhl rétablit d'abord la continuité entre Xénophane et Parménide : le déisme du premier introduit à cette « méditation sur l'éternité de l'être » qui est le propre du second : chez Parménide, en effet, on voit « la pensée logique se dégager avec la netteté qui marque l'apparition dans l'eau-mère d'un pur cristal aux arêtes rudes ». Quand à Xénophane, chez qui se produit la « première péripétie philosophique », il représente un premier moment de la « transposition » : la dialectique qui fait apparaître chez lui le divin en soi suppose les expressions du divin qu'elle nie et dépasse. Rien d'étonnant à ce que certaines au moins de ces expressions apparaissent souvent dans la philosophie comme un langage à la fois disponible et nécessaire : la « démons » de Parménide perpétue tout un legs de représentations religieuses, d'antiques notions du divin ou du sacré se prolongent souterrainement chez les Milésiens eux-mêmes, et c'est une *image de numen* authentique que cette Diké ou « justice » cosmique qui certes joue son rôle chez Parmé-

nide encore, chez Anaximandre, chez Héraclite, et dont on n'oubliera pas qu'elle est aussi figure orphique par excellence. Mais langage consciemment utilisé, autrement dit, métaphore ; en fait, on est bien maintenant à un autre niveau de l'explication ; seulement il n'est atteint qu'en partant du précédent. Si la condition essentielle de l'intelligibilité historique c'est de saisir à la fois la continuité et le passage, on peut dire qu'il y est satisfait.

Mais reste la question dernière : d'où vient qu'est apparu, en Grèce, le mode « rationnel » de pensée ? Devant une de « ces révolutions mentales par quoi l'humanité est promue à un nouvel état », en l'espèce le fameux « miracle grec », M. Schuhl estime que nous constatons plutôt que nous n'expliquons. Insuffisance d'information ou impossibilité en droit ? L'auteur se réfère à une formule de M. Koyré : « Il est impossible, en histoire, d'évacuer le fait et de tout expliquer ». Mais, dans le cas présent, la notion de fait est peut-être équivoque. En tout cas, à propos d'un problème qui reste capital, on voudrait au moins insister sur quelques notations de l'*Essai* : elles intéressent la « sociologie de la connaissance » ; elles intéressent la connaissance de l'homme même. A plusieurs reprises, M. Schuhl signale une solidarité entre diverses fonctions : c'est un même type de pensée qu'on voit s'affirmer dans la représentation du monde, dans l'organisation de la cité, dans l'établissement du droit, dans l'institution de la monnaie d'État... L'innovation intellectuelle ne peut pas être considérée à part ; elle semble même spécialement en corrélation avec cette nouveauté énorme de la *polis* que rien ne caractérise plus que l'idée du gouvernement des hommes par les hommes et la conscience qui en a été prise en Grèce, la réflexion libératrice qui n'eût pas été possible dans un autre milieu l'a été dans un monde où l'opposition de la « loi » et de la « nature », bien avant d'aboutir à une antithèse provocante, était comme une donnée implicite de la pensée sociale. Au surplus, l'intention de M. Schuhl est de définir une nature historique de la raison, ce qui revient à la situer dans un ensemble intellectuel, mais aussi dans une société vivante. Par rapport au platonisme qui lui donne son centre de perspective, il la définit « ce qui transcende l'opposition (entre les deux tendances maîtresses qui ont été distinguées) par un mysticisme logique et positif ». C'est là prolonger d'une façon singulièrement suggestive l'observation qu'on a pu faire d'une continuité entre la mystique religieuse et l'entreprise philosophique ; mais une autre réflexion rejoint celle-là, c'est que le mouvement de la pensée grecque est « un effort... pour dominer victorieusement des oppositions internes portées à leur paroxysme ». Oppositions internes : il y en a d'autres que celle d'une pensée gratuite ; on se demandera si, dans leurs origines et dans leur développement, les sociétés grecques n'ont pas fourni le terrain favorable ou nécessaire. Retenons en tout cas cette idée d'une raison humaine qui est tension, création continuée — et peut-être, par là même, précaire.

LOUIS GERNET.